

ŞERBAN, ADRIANA ET JEAN-MARC LAVAUUR (éds) (2011) :
Traduction et médias audiovisuels. Villeneuve d'Ascq : Les
Presses Universitaires du Septentrion, 269 p.

Valérie Florentin

Volume 58, numéro 3, décembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025060ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025060ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Florentin, V. (2013). Compte rendu de [ŞERBAN, ADRIANA ET JEAN-MARC LAVAUUR (éds) (2011) : *Traduction et médias audiovisuels*. Villeneuve d'Ascq : Les Presses Universitaires du Septentrion, 269 p.] *Meta*, 58(3), 668–670.
<https://doi.org/10.7202/1025060ar>

Vázquez, Martínez y Ortiz han ido analizando múltiples exámenes y pruebas de traducción de los estudiantes de la UAM; así, a lo largo de cada evaluación, los investigadores han sido testigos de reiterados errores en las traducciones de los alumnos, observando cómo los errores de sentido eran los más recurrentes, de ahí el tema del manuscrito.

El objetivo primordial de la investigación, realizada en el marco multilingüe de la Comunidad de Madrid, se centra en el empleo de una metodología evaluativa de traducciones directas (hacia la lengua española) con diversas combinaciones lingüísticas (inglés-español, árabe-español; suponiendo el inglés la primera/segunda lengua extranjera de los alumnos y el árabe la segunda). Este objetivo vino aparejado de una segunda meta: ofrecer al docente y al discente la tipología de errores cometidos en dichas traducciones, con el fin de lograr una disminución de dicha casuística de errores.

El libro se vertebra en una introducción y seis capítulos. En la introducción se establece el marco desde el que nacieron los planteamientos científicos y los objetivos fundamentales de la investigación. Asimismo, la sección introductoria argumenta las razones por las que los autores se decantaron por determinada metodología analítica. La categoría del error, la generalidad o especialidad de la traducción en la que se cometió el error y la lengua origen (inglés/árabe) de la que se partía en la traducción supusieron los tres ejes vertebradores de la clasificación de los errores.

A continuación, el primer capítulo analiza la taxonomía del error. Para ello, los autores repasan las contribuciones relativas al análisis y tipificación de errores cometidos en traducciones. Todo ello sirve de argumento para transmitir la necesidad de investigar más y más profundamente en el ámbito de los errores hallados en traducción “humana” (frente a la “automática”) en los exámenes universitarios.

Desde el capítulo segundo hasta el quinto se plantea la parte experimental propiamente dicha. Así pues, en el segundo capítulo se recuerdan tanto los rasgos heterogéneos como los homogéneos que caracterizan a las traducciones generales y especializadas abordadas en los exámenes: traducción literaria, jurídica y científica, haciéndose un recorrido por las reflexiones teóricas relativas a estas tres modalidades traductológicas. Los capítulos ulteriores presentan los resultados del análisis de las características textuales de los textos origen con los que los investigadores evaluaron a los alumnos mediante sus traducciones (textos meta). El capítulo tercero introduce los errores encontrados en el corpus de exámenes de traducción general (inglés-español), el capítulo cuarto presenta los errores cometidos en traducción especializada

científica y jurídica (inglés-español) y el quinto muestra los errores de los exámenes de traducción general/literaria (árabe-español).

Finalmente, el capítulo sexto repasa la información aportada en el volumen, cotejando los resultados de los capítulos anteriores, plasmándolos en reflexiones sobre los diversos motivos que llevaron a los alumnos a cometer esa tipología de errores de sentido (entre los que predomina el cambio de sentido), con el ánimo de contribuir a disminuir e incluso evitar los mismos.

El volumen finaliza con un detallado apartado de bibliografía, en la que se incluyen contribuciones teóricas y pragmáticas sobre la taxonomía del error, la evaluación de traducciones automáticas y humanas, la corrección de errores en traducción, la formación de traductores, la traducción general, la traducción especializada y los extranjerismos en traducción, entre otras cuestiones.

En los dos anexos del libro se añaden datos que ilustran al lector sobre el corpus objeto del análisis: el primer anexo incorpora los textos origen analizados, introducidos por un encargo real de traducción, mientras que el segundo anexo permite conocer las pautas aplicadas para la transcripción de la lengua árabe en los exámenes.

Este libro supone una destacable innovación en el campo de la evaluación de traducciones humanas y en el de la extracción y clasificación de errores hallados en las mismas. La aplicación metodológica (traductológica e interlingüística) representa un novedoso estudio interdisciplinar, que abre, sin duda alguna, una puerta a nuevas publicaciones sobre el tema en estas u otras lenguas. Por todo ello el volumen servirá de obra de referencia para docentes universitarios, estudiantes y profesionales de la traducción indistintamente.

La publicación de la obra reseñada ha podido realizarse gracias a los fondos del Proyecto de Investigación CCG10-UAM/HUM-5665, de la Universidad Autónoma de Madrid (UAM), formado por la profesora titular Esther Vázquez y del Árbol (Directora) y por los profesores titulares Rosa Isabel Martínez Lillo y Javier Ortiz García.

CARMEN PÉREZ-SABATER
Universitat Politècnica de València,
Valencia, Spain

ŞERBAN, ADRIANA ET JEAN-MARC LAVAU (éds)
(2011): *Traduction et médias audiovisuels*.
Villeneuve d'Ascq: Les Presses Universitaires du
Septentrion, 269 p.

Cet ouvrage collectif publié dans la sous-collection
Images et sons a pour volonté de pallier le manque
d'études disponibles en français dans le domaine

de la traduction audiovisuelle (TAV). Il propose donc quinze articles présentés dans le cadre du colloque international « La traduction audiovisuelle : approches pluridisciplinaires » tenu en 2008 à l'Université Montpellier 3 et répartis en cinq parties de longueur inégale puisque, sans grande surprise, doublage et sous-titrage s'octroient la part du lion.

La première partie, *Traduction, adaptation et réception*, pose deux questions majeures et trop souvent ignorées par les chercheurs. Ainsi, Jean-François Cornu cherche à savoir quelle influence un public mieux informé pourrait avoir sur l'avenir de la TAV en termes de choix du mode (sous-titrage ou doublage) mais aussi sur qualité des traductions proposées. Teresa Tomaszkiwicz se demande plutôt « jusqu'à quelles limites l'ingérence du traducteur dans l'original est-elle acceptable » et prouve par l'exemple que le traducteur audiovisuel se doit d'être créatif s'il veut satisfaire le public polonais des films d'animation. Enfin, Eugénie Zvonkine s'intéresse au cas particulier des *voix over* présentés dans le cadre de festivals, lorsque les films viennent de pays à langues de faible diffusion. Plus particulièrement, elle étudie les divergences qui résultent de l'emploi d'une langue relais, souvent l'anglais, ou d'une langue interface, culturellement ou linguistiquement plus proche de la langue d'origine.

La deuxième partie, *Aspects culturels du sous-titrage et du doublage*, présente quatre études de cas ; chacune illustre un aspect différent du traitement des éléments culturels en TAV, dont les contraintes complexifient déjà le travail du traducteur. Dans le premier chapitre, Christian Viviani retrace rapidement l'histoire du cinéma et plus particulièrement les débuts du doublage dans les années 1930. Il s'intéresse ensuite à l'âge d'or du cinéma italien (1958-1972) durant lequel nombre de films ont été tournés, muets, avec des acteurs connus et doublés par des voix qui permettaient une certaine distanciation entre l'acteur et son personnage ; ainsi naît une « créature » cinématographique, fruit du jeu d'un acteur et du travail dans l'ombre d'un doubleur, dont le résultat est supérieur à la somme des parties. En conclusion, l'auteur affirme/pose/estime/... que le doublage « se place bien au-delà d'une nécessité technique, pragmatique ou basement économique ». Tatiana El-Khoury dresse, quant à elle, le portrait du sous-titrage, mode de TAV dominant dans les pays de langue arabe. Le sous-titrage y a été choisi pour des raisons économiques et politico-idéologiques, mais surtout pratiques, puisque l'arabe littéraire est une forme écrite plus que parlée. El-Khoury constate l'aseptisation des dialogues traduits, en raison de contraintes linguistiques (l'arabe littéraire se prête mal à la restitution de niveaux de

langue) mais aussi institutionnelles (les allusions religieuses ou sexuelles sont souvent censurées), et conclut que le sous-titre véhicule les valeurs de son époque. Cristina Valentini présente, dans le troisième chapitre, le corpus de la base de données multimédias *Forlìx 1* de l'Université de Bologne. Elle analyse ensuite la traduction de noms de personnes célèbres, de lieux, de produits culturels et commerciaux, ainsi que d'aliments et de boissons, et observe une certaine tendance à l'étrangéisation, sauf si leur présence a un rôle central à l'acte de communication (dans le cas de l'humour verbal par exemple) ou, à l'inverse, accessoire (et donc effaçable). En conclusion de cette partie, Manar Rouchdy Anwar cherche à savoir « comment la traduction sous-titrée pourrait lever les barrières de l'incompréhension d'une certaine culture » et s'attache à l'implicite culturel pour constater que le traducteur a une mission qui va bien au-delà de la simple traduction et qu'il devrait se faire « le second metteur en scène du film ».

La troisième partie, intitulée *Traduire les émotions*, regroupe deux articles qui n'ont comme seul point commun que leur sujet. Valeria Franzelli décrit la colère comme une entité de sens filmique dans laquelle les signes audiovisuels ajoutent aux ressources verbales du film. Cristina Varga s'intéresse plutôt au rire, en prenant l'exemple de la série *Kaamelott*. Elle illustre que « traduire pour rire » implique le transfert du message, mais aussi de sa fonction communicative.

Les deux dernières parties de l'ouvrage, *Enjeux et défis du surtitrage* et *Traduction audiovisuelle et accessibilité aux médias*, se concentrent sur deux aspects moins « classiques » de la TAV, soit le surtitrage et les besoins des personnes sourdes et malentendantes. Dans la quatrième partie, Bruno Péran constate que le surtitrage est une activité relativement récente (datant des années 1990) qui demeure à définir. Il souligne que, dans le cas des opéras, il s'agit d'une traduction contrainte d'un texte lacunaire, qui se doit d'être complété par les choix de mise en scène, mais que sa dimension esthétique demeure méconnue. Yvonne Griesel s'intéresse plutôt aux pièces de théâtre jouées en langue étrangère et surtitrées mais rejoint Péran, en ce qu'elle appelle les traducteurs à ne pas prendre uniquement en considération les transferts linguistiques. Enfin, Agnès Surbezy, ajoutant à la problématique des transferts linguistiques et culturels, présente l'adaptation d'une œuvre classique (*Don Quichotte*) en version hip-hop et l'affrontement de deux époques et de deux genres.

La dernière partie encourage la prise de conscience par tout traducteur de l'existence d'une tranche de son public aux besoins particuliers. Pamela Grignon et Nathalie Blanc débute par un constat : si la population sourde et malentendante

ne peut appréhender un film que par le biais des sous-titres, l'apprentissage de la lecture est, pour elle, plus difficile et environ le tiers des étudiants sourds quittent l'école fonctionnellement illettrés. Cette étude démontre que la population sourde ou malentendante, si elle n'a pas de problème majeur à comprendre l'intrigue du film et la succession des événements, se distingue du reste de la population par ses difficultés à saisir les émotions des personnages qui sont apparentes dans les dialogues, mais non dans les images. En effet, quelles que soient leurs aptitudes en lecture, les personnes sourdes ou malentendantes comptent plus que les autres spectateurs sur les informations disponibles dans l'image. Pierre Guitteny retrace quant à lui rapidement l'histoire des personnages sourds au cinéma puis établit un parallèle entre langue des signes et scénario avant de lancer un appel à une plus grande présence de la langue des signes à la télévision (en remplacement du sous-titrage pour sourds et malentendants). Enfin, Yola Le Cainec et Roselyne Quémener analysent un court-métrage destiné, dès sa conception, aux handicapés visuels et auditifs et les décisions prises à chaque étape qui tiennent compte davantage de la spécificité du public que du scénario.

En conclusion, apprécier pleinement cet ouvrage, qui présente plusieurs études de cas, exige une connaissance préalable du domaine. Il ne sera donc pas d'un grand secours aux chercheurs débutants voulant acquérir ou asseoir des connaissances théoriques. Par contre, les articles devraient aiguillonner la curiosité de chercheurs plus expérimentés intéressés par les domaines connexes à leur champ de spécialisation. Les études de cas, d'une qualité inégale, soulèvent en conclusion de nouvelles questions, pour qui voudrait connaître les enjeux actuels. Un tiers des études proposées se démarquent, notamment l'étude de Teresa Tomaszkiwicz qui mériterait d'être reproduite dans d'autres langues; l'article de Christian Viviani que l'on souhaiterait voir appliquer aux doublages modernes; la préoccupation de Bruno Péran et Yvonne Griesel quant au rôle esthétique du surtitrage, qui pourrait s'avérer pertinentes aux autres modes de TAV; et, enfin, dans la mesure où les sous-titres interlinguistiques sont souvent le seul moyen pour la population sourde et malentendante de profiter d'une œuvre filmique ou télévisuelle, l'étude de Paméla Grignon et Nathalie Blanc devrait être diffusée plus largement, afin que les traducteurs débutants comprennent mieux la diversité de leur public cible et leurs obligations.

Une lecture à recommander aux chercheurs en quête de nouvelles voies à explorer.

VALÉRIE FLORENTIN
Université Laval, Québec, Canada

BERMAN, Antoine (2012). *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*. Paris: Belin (collection *L'Extrême Contemporain*).

À la fin de l'année 1986 était créé en France un Centre de terminologie et de traduction: le Centre Jacques Amyot. Sa direction en était confiée à Antoine Berman (1942-1991), traducteur et traductologue extrêmement reconnu par ses pairs, dont les qualités intellectuelles devaient assurer la légitimité de cette entreprise nationale et son rayonnement sur la scène mondiale de la traduction. Le nom de Jacques Amyot, pourtant le plus célèbre des traducteurs français de la Renaissance, était cependant largement inconnu non seulement du public, mais aussi des partenaires potentiels du Centre. C'est ainsi que, pour faire connaître celui que Jean Delisle (1995) appelle le « prince des traducteurs », Antoine Berman entreprit la rédaction d'un ouvrage sur Amyot et sur la traduction en France. Aujourd'hui, soit plus de 20 ans après la disparition de l'auteur, cet ouvrage est porté à notre connaissance grâce au travail d'Isabelle Berman.

Comme Berman l'explique lui-même dans la préface, il lui apparut vite indispensable de replacer Jacques Amyot dans le contexte plus global de la traduction en France au XVI^e siècle puis, au fil de sa réflexion, de remonter au XIV^e siècle et à son plus grand traducteur, Nicole Oresme. C'est ainsi que *Jacques Amyot traducteur français, Essai sur les origines de la traduction en France*, troisième ouvrage posthume¹ d'Antoine Berman, porte sur deux époques de l'histoire de la traduction en France, qui ont cela de spécifique qu'elles ont vu naître la *tradition française de la traduction*. Berman définit lui-même son ouvrage comme un *essai réflexif* ne visant pas à la consécration d'une science de la traduction, mais cherchant simplement à dévoiler des domaines de pensée et de réflexion en rapport avec les multiples dimensions que prend la traduction quand elle est appréhendée sous l'angle historique.

Le titre de l'introduction est explicite: nous sommes dans le domaine de l'archéologie de la traduction, domaine sur lequel est déjà penché Berman auparavant. En partant du constat fait par Schleiermacher, Goethe et Novalis, que la tradition française de traduction est essentiellement annexionniste et « ethnocentrique », Berman s'interroge sur la tradition à laquelle lui-même appartient en tant que traducteur: quelle est son origine? Quelles en sont les traductions majeures? Quels grands traducteurs ont permis l'émergence d'une forme spécifiquement française de traduction? Et enfin quel est le statut assigné à l'acte de traduire dans notre culture?

Il part pour cela d'un *distinguo* essentiel, celui qui existe entre début et origine, l'origine